# LA FÊTE DE CAMPAGNE,

*OU*

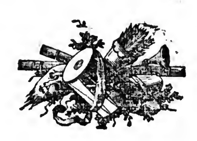
# L'INTENDANT COMÉDIEN MALGRÉ LUI,

*COMÉDIE-ÉPISODIQUE*

EN UN ACTE, EN PROSE ET EN VERS;

PAR M. DORVIGNY.

*Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS-AMUSANTES, le premier Janvier 1784.*






*A PARIS,*

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Galante, N°. 64.

M. DCC. LXXXIX.

# PERSONNAGES.

| | |
|---|---|
| DUMONT, *Intendant de M. le Marquis,* | *M. Duval.* |
| CLERVILLE, *Directeur de Comédie, jouant* | *M. Volange.* |
| UN GARÇON MARCHAND DE VIN, | |
| UN PERRUQUIER, | |
| UN MUSICIEN, | |
| UN MACHINISTE, | |
| UNE HABILLEUSE, | |
| UN SOUFFLEUR, | |
| UN POETE, | |

*La Scene se passe à la Campagne, dans le jardin d'un Seigneur. A droite du Théâtre, est une Charmille, & au fond, un Pavillon, ayant des jalousies.*



# LA FÊTE DE CAMPAGNE, COMÉDIE-ÉPISODIQUE.

## SCENE PREMIERE.

CLERVILLE, *seul*, *en habit de Garçon Marchand de Vin.*

BON! C'est donc aujourd'hui à nous deux, Monsieur l'Intendant. Il répete sans cesse qu'il ne conçoit pas comment l'on peut jouer, ou même s'amuser à voir jouer la Comédie, & il a voulu détourner Monsieur le Marquis de faire venir ma troupe au Château. Monsieur le Marquis lui a cependant ordonné de nous écrire de nous y rendre aujourd'hui. Il nous attend, & j'ai devancé mes camarades, dans l'intention de me venger de lui, en lui jouant quelques Pieces. J'ai promis; j'ai même parié de lui faire jouer un rôle à lui même, & de le rendre Acteur malgré lui. Monsieur le Marquis qui goûte ce projet, a choisi cet endroit pour le lieu de la scène, dont il veut être le témoin avec sa Compagnie, & il m'a promis de l'y amener. En conséquence, j'ai fait placer mes habits derriere cette charmille, où je pourrai me travestir aisément. Vienne l'Intendant quand il voudra; me voici en habit de combat. J'aperçois Monsieur le Marquis avec sa Compagnie. Ils marchent vers le Pavillon. On me fait signe que l'Intendant s'avance. Allons, morbleu! entamons la Piece. (*Il passe derriere la charmille.*)

## SCENE II.

CLERVILLE, M. DUMONT.

DUMONT.

C'EST singulier! je n'ai pas de nouvelles des Comédiens. Cela m'inquiéte.

CLERVILLE, *d'un ton niais.*

Monſieur ; eſt-ce t-y vous qu'êtes Monſieur Dumont lui-même, à qui que je parle ?

DUMONT.

Oui, mon ami ; c'eſt autant moi-même que ce puiſſe l'être.

CLERVILLE.

Tant mieux, Monſieur ; j'en ſuis bien aiſe.

DUMONT.

Et moi auſſi, aſſurément. Et vous, qui êtes-vous ?

CLERVILLE.

Par moi-même auſſi ?

DUMONT.

Et par qui donc ? Quel imbécille ! De quelle part venez-vous ?

CLERVILLE.

Je ne viens ni d'une part, ni de l'autre. Je viens de moi-même. Eſt-ce que vous ne me connoiſſez pas, donc ?

DUMONT.

Non, ma foi.

CLERVILLE.

Eh bien ! on dit : Monſieur, je n'ai pas ſt'honneur-là.

DUMONT.

Ah ! Monſieur, excuſez, ſoit ; je ne croyois pas vous ſcandaliſer.

CLERVILLE.

C'eſt pas que je m'eſcandaliſe ; mais la politeſſe veut ça ; & un tablier avec un bonnet, ça ne déſoblige pas le monde d'en avoir.

DUMONT.

( *A part.* ) Quel original ! ( *Haut, avec ironie* ). Eh bien ! Monſieur, je n'ai pas l'honneur de vous connoître. Me ferez-vous bien l'honneur de m'apprendre à qui j'ai l'honneur de parler.

CLERVILLE.

Ah ! v'là comme on parle au monde. Ça attire ça, du moins. Eh ben ! moi, Monſieur, je ſuis le fils du Cabaret de la Poſte, en face du Château, là au coin, d'où ce que vous ne me connoiſſez pt'être pas, parce que je viens de la Ville, où ce que j'ai tété élevé exprès pour devenir pus retors.

DUMONT.

Il paroît que vous y avez bien profité.

CLERVILLE.

Dame ! vous devez ſavoir ça par vous-même. Les Intendans, on ne les éleve pas dans des villages non pus.

DUMONT.

Ah ! trêve de comparaiſon. Enfin, que me voulez-vous ?

CLERVILLE.

Moi, Monſieur ? Comment, vous ne m'entendez donc pas ?

DUMONT.

Que diable voulez-vous que j'entende : vous ne m'avez encore rien dit.

CLERVILLE.

C'est singuyer. C'est pourtant pas la langue, ni l'envie de parler qui me manque. Mais enfin, voyons, Monsieur, quoi que vous voulez que je vous dise ?

DUMONT.

Ah ! voici qui est excellent. C'est moi qui vais l'emboucher à présent ! Mais c'est vous qui me voulez quelque chose, & non pas moi. Je ne vous connois pas.

CLERVILLE.

Moi, je vous veux queuque chose. Qu'est-ce qui vous a dit ça, Monsieur ?

DUMONT.

Comment ? vous ne veniez pas ici pour quelque chose ?

CLERVILLE.

Monsieur, si je viens ici pour quelque chose, c'est pas moi qu'ça regarde ; c'est vous. Parce que pour moi de-à & d'une, y boiriont ben jusqu'à demain, que je ne leux dirions pas holà. Mais, c'est vous pt'être, quand faudra payer, vous renaclerez à l'encontre de la carte.

DUMONT.

Moi, payer une carte !

CLERVILLE.

Eh ben ! l'avois-je pas dit ? V'là-t-y pas déjà que vous saignez du nez. Ils y vont pourtant pas mal.

DUMONT.

Qui ? eux ? Qu'est-ce qui boit ?

CLERVILLE.

Pardine ! les Coméguiens, & dur même, & y disent comme ça que c'est pour vous. Il est bien vrai que ça doit vous regarder pour queuque chose ; car ils entament toutes les bouteilles à vot'-santé, & y les finissent de même.

DUMONT.

Ils me font bien de l'honneur. Ils sont donc arrivés enfin ?

CLERVILLE.

Dame ! oui. Y sont descendus cheux nous, & la voiture aussi.

DUMONT.

Ah ! Dieu soit loué ; je respire. C'est bon. Je réponds de la dépense qu'ils ont faite, & qu'ils feront chez vous. Allez leur dire qu'ils me fassent le plaisir de venir ici, pour concerter avec moi ce qu'il faudra pour leur spectacle de demain.

CLERVILLE.

J'y vas. Mais, Monsieur, à force de voir tous ces gens-là, comme y trinquent à votre santé ; & Monsieur Dumont par-ci, & Monsieur Dumont par-là, l'envie me tient d'en faire

autant. Est-ce que vous ne lâcherez pas la piece à l'occasion - là ?

DUMONT.

C'est bon. Ecoutez. Vous êtes le Garçon. Quand vous ferez leur carte, votre compte s'y trouvera.

CLERVILLE.

C'est dit, Monsieur. Quoique je suis. — Ça n'empêche pas. — J'entends ben ce que parler veut dire. Allez. Par ce que je dis. — Monsieur veut dire que dessus ma carte, si ça s'arrange ben, les Comédiens s'y trouveront; le Marchand de vin s'y trouvera; Monsieur l'Intendant s'y retrouvera aussi: & de tout ce monde-là, personne ne s'y perdra que Monsieur le Marquis, pt'être ben.... Heim! Adieu, Monsieur l'Intendant.

## SCENE III.

DUMONT, *seul.*

QUEL original! C'est un imbécille; & malgré cela, il a un naturel malin qui perce. Mais songeons à l'essentiel. Voilà les Comédiens arrivés. Ils viennent bien à-propos; car je commençois à être inquiet; & Monsieur le Marquis que je quitte à l'instant, n'étoit pas plus tranquille que moi.

## SCENE IV.

DUMONT, LE PERRUQUIER.

LE PERRUQUIER.

SERBITUR, Monsu.

DUMONT.

Monsieur, moi le vôtre. Que voulez-vous?

LE PERRUQUIER.

Je voudrois que vous eussiez le tems de faire avec moi une conbersation sérieuse sur des objets de la plus grande conséquence.

DUMONT.

Oh bien! Monsieur, je suis trop pressé; je n'ai pas ce tems-là.

LE PERRUQUIER.

Sandis! il faut pourtant le prendre.

DUMONT.

Avec votre permission, je ne le prendrai pas. J'ai autre chose dans la tête.

LE PERRUQUIER.

Ne parlez pas de tête devant moi; parce que toutes les affaires de tête sont de mon district. Je suis le Perruquier de la Troupe, & je viens vous demander en quel endroit vous comptez établir mon laboratoire.

DUMONT.

Ah ! parbleu, Monſieur le Perruquier, vous prenez bien votre tems. Eh ! mettez-vous au premier endroit venu.

LE PERRUQUIER.

Monſieur, il ne faut pas bruſquer les gens. Imaginez-vous que quoique je ne ſois que le Perruquier de la Troupe, j'en ſuis auſſi le Conſeiller, & que nombre de fois l'on s'y eſt bien trouvé des bons avis que j'y ai donnés.

DUMONT.

Eh ventrebleu ! allez donner vos avis à la Troupe, ſi vous voulez ; mais moi je n'en ai que faire.

LE PERRUQUIER.

Pourquoi ? Non, Monſieur. Je parie qu'après m'avoir entendu, vous me rendrez juſtice. Je gage qu'il y a nombre de choſes à quoi vous n'avez pas penſé pour votre fête, & que vous ſerez bien aiſe d'avoir une bonne tête, pour redreſſer toutes les vôtres.

DUMONT.

Cela ſeroit plaiſant. Et en quoi donc ?

LE PERRUQUIER.

Sandis ! en tout. D'abord, permettez que je vous interroge..... Qu'avez-vous diſpoſé pour votre fête ?

DUMONT, *à part.*

Il faut que je m'en amuſe..... Mais on aura ſimplement.....

LE PERRUQUIER.

Oh ! ſimplement ; c'eſt bientôt dit. Mais une fête pour un grand Seigneur, comme Monſieur le Marquis, ne doit pas être donnée ſimplement. Ce n'eſt pas là le genre.

DUMONT.

Vous ne m'entendez pas. Je vous dis qu'à la campagne.....

LE PERRUQUIER.

A la campagne, comme à la ville, ſandis ! un divertiſſement eſt une choſe eſſentielle, qui exige des préparatifs, des détails, des arrangemens indiſpenſables.

DUMONT.

Mais je vais d'abord commencer par....

LE PERRUQUIER.

Commencer ! La belle avance ! Ce n'eſt rien que le commencement. Mais avant de commencer il faut prévoir l'enchaînement d'une choſe.

DUMONT.

Mais ſi vous ne me laiſſez pas finir.....

LE PERRUQUIER.

Ah ! ah ! finir ! Vous allez diablement vîte. Finir ! Voilà la grande difficulté. C'eſt la perſpective d'une affaire, que de finir. — Conſultez le monde. Combien de gens vous trouverez qui n'ont pas fini. Combien d'édifices reſtés au premier étage. Combien de voyages reſtés à moitié chemin ! Combien de bleds mangés en herbes ! Combien de Châteaux en Eſpagne ! ....

DUMONT.

Combien de bavards qui n'ont jamais su se taire ?

LE PERRUQUIER.

Eh ! sandis ! Monsieur, vous demandez un conseil. Laissez donc parler le monde.

DUMONT.

Et sur quoi voulez-vous que je vous demande conseil, & quel diable de gachis me faites-vous là ! Je suis bien dupe de vous écouter seulement. Allez peigner vos perruques, & me laissez tranquille.

LE PERRUQUIER.

Oui, Monsieur ; je les peignerai, crêpetai, retaperai, que ni vous, ni personne n'y pourra trouver à redire ; au lieu que moi, si je vous parle, ce n'est que pour votre bien.

DUMONT.

Monsieur, encore une fois, parlez de votre état, & ne vous mêlez pas d'autre chose.

LE PERRUQUIER.

De mon état ! Eh donc je n'irai pas loin pour y trouver matiere. Croyez vous, par exemple, avoir une tête accommodée pour une fête, vous. Quel est le massacre qui vous a défiguré de la façon. Vous avez une physionomie passable, l'air d'une bonne personne. Avec cette perruque qui vous engonce, vous n'avez non plus de figure que sur ma main. Otez cela, vous dis je ; je veux vous essayer une coëffure.

DUMONT.

Eh ! laissez donc, Monsieur ; vous me défrisez tout.

LE PERRUQUIER.

Il y a, certes, grand dommage. Vous vous croyez peut-être bien comme vous êtes. C'est l'habitude de vous voir ainsi. Mais vous n'avez point de caractère, point d'expressions du tout.

DUMONT.

Quel diable d'original est-ce donc que cela ? Allez, Monsieur, mettre des caractères à vos têtes à perruques, & tâchez de mettre un peu plus de raison dans la vôtre.

LE PERRUQUIER.

Doucement, Monsieur ; point de bruit entre nous, & point de médisances sur les genres de tête. Chacun a la sienne. Au demeurant, la manufacture des changemens est établie, tant pis pour ceux qui en gardent de mauvaises. Adieu, Monsieur ; sans rancune. Quand la vôtre vous déplaira, venez me trouver, & vous verrez que de tous les changeurs de tête, les Perruquiers sont encore les plus commodes & les plus expéditifs. Adiousias. ( *En s'en allant* ). Changez-moi cette tête.

## SCENE V.

DUMONT, *seul.*

Mais voyez cet imprudent! ce maudit Perruquier! qui me met la tête sans devant derriere. Encore si je voyois un Comédien à qui parler raison. — Il y a bien des préparatifs d'ici à demain, & nous n'aurons pas trop de tems. J'ai envie d'aller au devant d'eux.

## SCENE VI.

DUMONT, LE MUSICIEN, *ivre.*

LE MUSICIEN.

Votre serviteur de tout mon cœur, Monsieur.

DUMONT.

Bon jour, Monsieur. Que demandez-vous?

LE MUSICIEN.

Moi, je ne demande rien. J'ai ce qu'il me faut. Mais, c'est vous, Monsieur: on m'a dit que vous me demandiez.

DUMONT.

Comment? Est-ce que vous êtes Comédien?

LE MUSICIEN.

Non, Monsieur, je n'ai pas st'honneur-là. Je suis avant la Comédie, moi.

DUMONT.

Comment? avant la Comédie!

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur, pour les ouvertures.

DUMONT.

Ah! j'entends; vous êtes Musicien.

LE MUSICIEN.

Vous le voyez bien, Monsieur.

DUMONT.

On ne peut pas s'y tromper. Vous êtes donc employé dans l'orchestre!

LE MUSICIEN.

Je n'ai pas encore l'honneur d'être Musicien en pied; je n'ai que des dispositions.

DUMONT.

Vous en avez de belles!

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur; je suis Surnuméraire, & je copie la musique, en attendant que j'aie de l'emploi.

DUMONT.

Je crois que vous tiendrez bien votre place, quand il y en aura.

LE MUSICIEN.

Monsieur, je ferai mon possible. En attendant, je viens

comme Député du Corps, pour savoir au sujet de votre Comédie & de votre fête, si l'orchestre sera rafraîchie & désaltérée, parce que sans ça, on prendra ses précautions en conséquence.

DUMONT.

Il me paroît que vous n'avez rien mis au hasard, vous. Vos précautions sont déjà prises.

LE MUSICIEN.

Oui, en passant devant l'auberge, j'ai pris un aperçu du déjeûner.

DUMONT.

Bon! vous faites vos esquisses en grand, vous. Ça marque.

LE MUSICIEN.

C'est pour faire honneur à la cuisine du Maître. On voit un homme bien pansé. On demande, d'où sort il? De chez Monsieur le Marquis un tel. Diable! il fait bien les choses, ce Seigneur-là. Ça donne envie aux autres de s'y présenter. V'là tout de suite une réputation. V'là un Seigneur connu avantageusement, & son Intendant aussi..... Heim! Papa; dites donc, N'est ce pas là l'intention du Fondateur?

DUMONT.

Oui, à-peu-près. Ah ça! Monsieur le Surnuméraire, de quel instrument jouez vous?

LE MUSICIEN.

A vent, Monsieur.

DUMONT.

A vent, soit. Mais si vous étiez obligé d'exécuter une simphonie à présent, comment vous en tireriez-vous?

LE MUSICIEN.

Comme un Dieu, Monsieur. Voilà le moment du génie. Ah! tron, tron. La langue n'est pas embarrassée à présent; le gosier est humecté; l'embouchure est nette, & puis une certaine chaleur dans le cerveau, dans l'estomac. Ça vous donne une expression, un intérêt, une netteté. C'est pour les morceaux d'ame ces momens-là.

DUMONT.

Effectivement vous en mettez beaucoup. Vous l'avez sur les levres, comme on dit.

LE MUSICIEN.

Dame! moi, Monsieur, je parle avec enthousiasme. C'est la nature qui m'inspire; on la sent dans ce que je dis.

DUMONT.

Et dans ce que vous faites. Adieu, mon cher, adieu. Comme vous n'êtes que Surnuméraire, on tâchera de se passer de vous.

LE MUSICIEN.

A la bonne heure. Moi, je ne suis qu'en cas de besoin, pour donner un coup de main, si un autre manquoit.

DUMONT.

On auroit beau jeu à compter sur vous.

LE MUSICIEN.

Oui, Monsieur. Oh! je me retrouve toujours, allez; d'ailleurs, je ne m'écarterai pas. Je vais méditer sur un passage de Rameau; & si vous ne me trouvez pas à dormir là-derriere, vous me retrouverez toujours à veiller au cabaret.

## SCENE VII.

DUMONT, *seul.*

Oui, allez dormir. Je crois que c'est ce que vous ferez de mieux. Il me donne là bonne opinion des autres. Il faut qu'ils soient arrivés depuis long-tems pour s'être passés de la sorte. S'ils sont tous dans le même état, nous allons en tirer un grand parti.

## SCENE VIII.

DUMONT, LE MACHINISTE.

LE MACHINISTE.

Servitor, Monsou. Signor, je souis il Machiniste de la Troupe, & je viens per vedere dove est-ce qu'il est l'endroit où ce qu'on doit jouer la comédie.

DUMONT.

C'est ici, Monsieur.

LE MACHINISTE.

Ici, il n'est pas possible. Perché! l'étendue il n'est pas suffisante. Il nous faut quarante pieds de largeur, soixante de profondeur, cinquante de hauteur, un tiers en dessus, & un tiers en dessous.

DUMONT.

Pourquoi donc tout cela?

LE MACHINISTE.

Le dessus per les vols, les dessous per les trappes, les escamotages.

DUMONT.

Eh! l'on ne vous demande pas tout cela ici. Donnez-nous des petites choses terre-à-terre, sans prétentions & sans décor extraordinaire, & sur tout sans escamotage. On aimera mieux quatre bonnes scenes, que huit décorations différentes.

LE MACHINISTE.

Monsou, vi démandez lé contrario d'ou goût actuel. Autrefois on aimoit la Comédie simple, comme vi dites, bien écrite, bien dialoguée. L'intrigue elle amusoit oun Spectator attentif; & l'Autor fesoit presque tous les frais de sa Piece. Mais à st'hora, il est bien différent. Les paroles ne s'écoutent piou; l'intrigue on n'en demande piou; les caracteres on n'en fabrique piou; ma dis coups de théâtre, dou bruit, du mouvement, des toiles levées, baissées; des changemens à tout propos, & vela ouna belle Piece. Le Poëte il n'est

piou rien ; le Decorator il est tout. Sto fiecle ici, Monsou, il est le triomphe de la machine.

DUMONT.

Je conçois que votre partie de Machiniste peut concourir à l'agrément d'un Spectacle ; mais aussi vous le vantez trop.

LE MACHINISTE.

Concourir n'est pas le mot. La machine est l'ame du Spectacle ; la machine soutient les Pieces ; & per tout dire enfin, la machine fait tout. Aux grands Théâtres comme aux petits, vi bâillez à la parole ; la machine vi réveille. Qu'ast-ce que c'est oun Opéra sans bataille, ouna Tragédie sans poignard, ouna Comédie sans mariage ? Eh bien ! les combattans de l'Opéra sont des machines ; les poignards sont des machines, & les mariages sont encore des machines.

DUMONT.

Oh ! parbleu ! à votre compte tout est machine.

LE MACHINISTE.

Si Signor. Il Chantor qui tient la testa drette, les deux mains le long des côtes, qui donne un coup de gosier bien forte, al signal d'un cœur. C'est ouna machine.

Sta Dansose qui saute à la misoure, sans regarder son Dansor, qui s'arrête avec il violino, c'est ouna machine. Sto Comédien qui n'écoute pas quando vi li parlez, qui regarde les loges, au lieu de l'Actor qui est en scene avec loui, qui remoue les bras les uns après les autres quand il fait oun récit, c'est ouna machine. Tout ça machine.

DUMONT.

Vous pouvez avoir raison ; mais revenons à notre affaire.

LE MACHINISTE.

Eh bien ! Monsiou, il faut vedere d'abord si lou local il est sousceptible.....

DUMONT.

De rien, Monsieur.

LE MACHINISTE.

Alors, pas de Comédie.

DUMONT.

Comment, pas de Comédie ?

LE MACHINISTE.

Eh ! non. Perché, moi je ne suis pas de ces Artistes misérables qui travaillent mesquinement : c'est bon pour des Théâtres de marionettes d'aller à l'épargne ; ma moi, Monsiou, quand on m'y commande oun rideau, ouna toile de fond, je prends toujours quarante aulnes de toile de piou qu'il ne me faut. Il ne se trove rien de perdou.

DUMONT.

Oh ! ailleurs, faites comme vous voudrez ; mais ici il ne faut pas acheter de toile : nous avons des décorations toutes prêtes.

LE MACHINISTE.

Il faut vedere. Peut-être que la Pintoura ne fera pas analogue al foujet. On en fera d'autre dessus. Avec deux ou trois cent livres de color, je vi ferai barbouiller cela en trois jours de tems.

DUMONT.

La peste du Barbouilleur ! Et c'est demain qu'il faut jouer.

LE MACHINISTE.

Demain ? Impossible ! Perché, il faut que je travaille huit jours à votre Théâtre, per le mettre en état.

DUMONT.

Nous en avons un tout fait.

LE MACHINISTE.

Tant pis ; il y aura encore piou de besogne après.

DUMONT.

Pourquoi donc cela ?

LE MACHINISTE.

Quel est lou Machiniste ? Est-ce un Italien ?

DUMONT.

Eh ! non. C'est le Charpentier du Château.

LE MACHINISTE.

Il Charpentier ! Ah ! caro ; il aura gâté tout, jusqu'à les planches. Vîte la hache dedans.

DUMONT.

Quel enragé que cet homme-là. Je crois qu'il a résolu de me démonter comme le Théâtre.

LE MACHINISTE.

Eh bien ! Monsou, donnez des ordres.

DUMONT.

Oui, des ordres ? Les ordres que je donne sont que vous me laissiez tranquille, & que vous ne touchiez à rien ici. Vous sortez du cabaret ; retournez-y, jusqu'à ce qu'on aille vous y chercher.

LE MACHINISTE.

Si Signor, avec plaisir. Ma pouisque vous m'y parlez de sta maniere, & que vi ne sapetes pas la conséquence d'où ce qu'il est oun Machiniste, je laisserai votre Théâtre comme il est. Il sera mal, il ne me fait de rien. Je mene vado, & je vi laisse à faire tutta la bisogne. Vi répondrez à les Comédiens ; vi répondrez al Poublico ; vi ferez garnir le Théâtre ; vi ferez lever le rideau, & vi n'aurez pirsonne per siffler dans les entr'actes ; pirsonne per siffler.

## SCENE IX.

DUMONT, *seul.*

LE diable l'emporte avec son baragoüin & ses trois cents livres de couleurs & ses sifflets ; comme si on avoit besoin de cela ici. On s'en passera de sifflets, Monsieur. Ah ! parbleu !

si la Troupe qu'il sert, le laisse aller, il doit faire de belle besogne, & sur tout leur fournir de bons mémoires.

## *SCENE X.*

### DUMONT, L'HABILLEUSE.

L'HABILLEUSE.

PARDINE! Monsieur, je vous ai bien de l'obligation, toujours.

DUMONT.

Qu'est-ce donc encore! Que vous ai-je fait?

L'HABILLEUSE.

Vous, Monsieur; rien. Mais vous m'avez fait faire, & beaucoup.....

DUMONT.

Ceci devient sérieux, par exemple. Et par qui donc, Madame!

L'HABILLEUSE.

Par qui! Par mon mari qui vient de me battre.

DUMONT.

Il peut avoir des raisons.

L'HABILLEUSE.

Il n'en avoit pas d'autre, sinon que c'est son habitude; & puis l'humeur que vous lui avez donné de l'avoir contredit, comme vous avez fait.

DUMONT.

Moi! Qui est donc votre mari!

L'HABILLEUSE.

Monsieur, mon mari, c'est ce Machiniste que vous venez de renvoyer; un homme à talent, s'il y en a, un peu brutal à la vérité; mais pour le travail, c'est un cheval, Monsieur; un vrai cheval.

DUMONT.

C'est une belle qualité; mais revenons à vous. Pourquoi vous a-t-il battue?

L'HABILLEUSE.

Parce qu'il dit, Monsieur, que puisque vous ne voulez pas qu'il serve ici, il ne veut pas que j'y serve non plus, moi.

DUMONT.

Bon! Et à quoi servez-vous!

L'HABILLEUSE.

A habiller les femmes, Monsieur. Je suis l'Habilleuse de la Troupe.

DUMONT.

Ah! vous êtes l'Habilleuse; & êtes-vous entendue dans cette partie!

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, je vous demande si on peut me demander ça. Vous ne savez sûrement pas à qui vous parlez.

DUMONT.

C'eſt bien malin! A l'Habilleuſe, comme vous dites.

L'HABILLEUSE.

Oui, Monſieur, oui; à l'Habilleuſe. Vous avez raiſon; mais ça m'eſt bien dur de m'entendre traiter ainſi, & ſur mes vieux jours.... ( *Elle prend une chaiſe, & s'aſſied* ). Imaginez-vous, Monſieur.

DUMONT.

Ne vous gênez pas, ma bonne.

L'HABILLEUSE.

Ne faites pas attention, Monſieur. Imaginez-vous donc, comme je vous dis, que je ſuis Habilleuſe à préſent. Mais je me ſuis fait habiller pendant trente-cinq ans, avant d'habiller les autres. Je dis, c'eſt pour me connoître un peu à tous les coſtumes; il n'y en a gueres que je n'aye eſſayé, mon cher Monſieur; & ils m'alloient tous..... Si vous m'aviez vu à la Grecque ſur-tout!..... & en Sauvage donc! Un jour, il y a trente-huit ans de ça; ah! j'ai cru que j'aurois fait tourner la tête à toute la Garniſon.

DUMONT.

Vous étiez donc bien intéreſſante!

L'HABILLEUSE.

Ah! tout paſſe, Monſieur. Si vous m'aviez connue dans ce tems-là..... j'aurois tenue là-dedans, tenez..... Et leſte, dame! falloit voir! Je ne tenois pas en place. Et pour la danſe, ah! je peux bien dire que j'avois une fiere jambe. Tenez, voyez plutôt.....

DUMONT.

Vous étiez donc Danſeuſe?

L'HABILLEUSE.

Non, Monſieur. J'étois premiere Actrice. Je danſais ben auſſi, parce que j'avois tout ce qu'il falloit pour ça..... Mais j'ai joué les jeunes premieres pendant trente-cinq ans.

DUMONT.

C'eſt y être obſtinée.

L'HABILLEUSE.

Oui, Monſieur; la Comédie, la Tragédie. Je vous débitois une Princeſſe comme un bijou. Dame! je n'avois pas des dents de manque dans ce tems-là: auſſi on me citoit pour la belle déclamation. Et des bras.... falloit voir.... J'en avois de longs, comme ça.... Ça vous faiſoit des attitudes..... Et dans l'Opéra, il n'y avoit perſonne d'auſſi fort que moi ſur l'ariette. Je vous faiſois des roulades qu'il n'y avoit pas de violons pour me ſuivre.

DUMONT.

Comment donc! Mais, vous étiez un ſujet précieux?

L'HABILLEUSE.

Oui, Monſieur; à toute main. Je me prêtois à tout, d'abord. Ce n'eſt pas comme à préſent, qu'on rechigne ſur des riens.

DUMONT.

Pourquoi avez vous quitté cet état là ?

L'HABILLEUSE.

Ah ! Monsieur, que voulez vous ? Quand on est jeune & jolie, est-ce qu'on fait ce qu'on fait ?

DUMONT.

Oui ; mais il paroît que nous parlons de vieille date.

L'HABILLEUSE.

Hélas ! Monsieur, j'ai toujours eu un foible, moi, telle que vous me voyez.

DUMONT.

Qu'est-ce qui n'en a pas ? Le vôtre, Madame, étoit.....

L'HABILLEUSE.

D'être trop bonne, Monsieur, de me laisser aller trop facilement.

DUMONT.

Comment donc cela ?

L'HABILLEUSE.

Oui. Quand je voyois dans la peine un jeune Acteur, un jeune Danseur, un jeune Chanteur ; n'importe pas.

DUMONT.

Oui ; pourvu qu'il fût jeune.

L'HABILLEUSE.

Et qu'il eût du talent : car c'étoit encore un de mes foibles.

DUMONT.

Je le crois. Eh bien ?

L'HABILLEUSE.

Eh bien ! Monsieur, je partageois mes appointemens avec lui.

DUMONT.

C'est avoir bon cœur. Ne poussiez-vous pas plus loin le partage ?

L'HABILLEUSE.

Ah ! Monsieur, ordinairement ils finissoient par me prendre tout ; & c'est ce qui a commencé à me ruiner. Et puis, pour m'achever, j'ai fait une direction : ça été mon coup de grace. Actuellement me v'là Habilleuse. Je ne fais pas trop par où je finirai.

DUMONT.

Ma foi ! si vous allez toujours de même.... Et votre état, du moins, est-il tranquille à présent ?

L'HABILLEUSE.

Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas. C'est un tourment ; c'est un enfer ! Ah ! quelle patience faut avoir ! Mais je n'étois pas si difficile que ça, moi ; quand *j'étoit Actrice.* Tout m'alloit. Mais ces Demoiselles aujourd'hui, quand j'en lace une, je me coupe les doigts à force de serrer ; je fais peter tous les lacets. Elle se trouve toujours trop lâche. Celle-ci, les lacets joignent ; & quoiqu'ça, elle est tout

d'une

d'une venue. Que voulez vous que j'y fasse! Ce n'est pas le tout d'avoir un corps, il faut avoir une taille. Celle-ci, mon fichu tombe trop bas, y plaque trop. Que ne le faites vous relever! Et puis je veux être habillée avant celle-ci; je ne *veut être* ajustée qu'après celle-là; & Madame Chose par-ci, Madame Chose par-là; répondre à droite, à gauche; courir de tous côtés; redefaire vingt fois une épingle; recevoir vingt mauvais propos, & pas une douceur! Il faudroit avoir dix corps, Monsieur, dix corps; au bout de tout, on n'y suffiroit pas.

DUMONT.

Si bien que vous ne paroissez pas trop contente.

L'HABILLEUSE.

Ah! Monsieur, je vous assure que je ne demanderois qu'à quitter. Si je pouvois trouver seulement un petit bien-être quelque part. Si Monsieur, par exemple, par sa protection, qui a des connoissances par tout, pouvoit me procurer une petite place de Femme de chambre, de Gouvernante, de Dame-de-compagnie....

DUMONT.

Oui; de Dame-d'honneur: ça vous seroit égal, n'est-ce pas!

L'HABILLEUSE.

Oh! Monsieur, oui; je prendrai tout ce que vous m'offrirez.

DUMONT.

Vous êtes accommodante. Eh bien! écoutez. Sans faire attention à ce que dit votre mari, faites toujours votre service ici, comme il faut. Allez habiller vos Dames; & s'il y a occasion de faire quelque chose pour vous.....

L'HABILLEUSE.

Ah! je vous en prie, Monsieur, ne m'oubliez pas. Vous verrez que vous n'aurez pas de désagrémens de moi. Et de ce côté-là, je suis revenue de ben des petites choses; & c'est conséquent! Pour dessus ma bouche, je n'y suis pas, Dieu merci! Pour ma langue, je la retiens facilement. Pour mes doigts, j'en suis adroite; j'en fais tout ce que je veux. Au reste, je suis encore alerte. J'ai l'humeur assez gaie de mon naturel; je désennuie toute une compagnie; je fais des petits contes; je les raconte fort agréablement. Je sais lire, écrire, broder, tricoter, coudre, friser, repasser. J'ai bon pied, bon œil; je suis une bonne pâte de femme. Et pour de la complaisance.... ah! j'en ai un fonds inépuisable. Ainsi, Monsieur, si avec tout ça, je puis convenir à quelqu'un, je me donne à l'essai. Je me recommande à vous; disposez, comme vous voudrez, de votre petite servante.

(*Elle sort.*)

## SCENE XI.

DUMONT, *seul.*

EH! bon Dieu! quel traquet de moulin que cette langue-là! A-t-on jamais vu une pareille folle! Et pas un Comédien ne m'arrive. Je crois que le plus court est d'aller tenir ma premiere conférence à l'auberge. Le Cabaretier avoit raison; il n'est pas aisé de leur faire quitter prise. Allons-y donc.

## SCENE XII.

DUMONT, LE SOUFFLEUR.

DUMONT.

AH! Monsieur, est-ce que vous êtes de la Troupe?

LE SOUFFLEUR.

Oui & non, Monsieur. Je souffle, & souffler n'est pas jouer, comme on dit.

DUMONT.

Vous avez une espece de raison. Mais est-ce que vous êtes venu pour la fête aussi, vous?

LE SOUFFLEUR.

Oui, Monsieur, assurément.

DUMONT.

Parbleu! c'est comme un fait exprès. Voilà vingt Personnages inutiles, dont je reçois la visite, & pas un Comédien.

LE SOUFFLEUR.

Monsieur, les inutiles ne sont pas ici: ce n'est pas moi, toujours. Apprenez que le Souffleur est un des premiers emplois d'une Troupe, & qu'il m'est arrivé plus de quatre fois de jouer la moitié d'une Piece à moi tout seul.

DUMONT.

Mais c'est la faute des Comédiens qui n'apprennent pas leur rôle.

LE SOUFFLEUR.

Il y a des mémoires ingrates. Tel Acteur n'apprendra pas dix vers en huit jours, qu'il va jouer ce soir un rôle de deux cents d'après le Souffleur. Vous ne connoissez pas ce tact-là, vous.

DUMONT.

J'avoue que cela passe mes connoissances. Mais vous, par exemple, vous avez un défaut qui doit vous gêner pour cette partie là.

LE SOUFFLEUR.

Mon bégayement ! Au contraire, c'est un avantage pour l'Acteur.

DUMONT.

Comment donc cela ?

LE SOUFFLEUR.

Parce que je souffle deux fois le mot pour une.

DUMONT.

Comme vous dites. C'est un profit tout clair. Et dites-moi, votre Troupe est-elle bonne ?

LE SOUFFLEUR, *à part.*

Il faut encore que je lui fasse peur sur cet article là. ( *Haut* ). Elle peut passer. Notre premier Amoureux est un joli sujet dans la Tragédie. C'est dommage qu'il parle Gascon : mais dans le chant, ça ne paroît pas.

DUMONT.

Ça l'excuse bien pour la Tragédie. Et l'Amoureuse ?

LE SOUFFLEUR.

Oh ! l'Amoureuse est une belle femme. Y faut ça. Elle a un petit défaut aussi. Elle bégaye un peu plus que moi; mais quand elle ne parle pas, c'est un port de Reine.

DUMONT.

C'est fort intéressant. Et le Pere Noble ?

LE SOUFFLEUR.

Lui ! c'est un beau jeune homme de vingt ans tout au plus.

DUMONT.

C'est fort bien assorti.

LE SOUFFLEUR.

Oui; & une voix qui vous entre dans les oreilles. C'est aigu comme le son d'une cloche.

DUMONT.

Et ce sont ces gens-là qui vont jouer ici demain ?

LE SOUFFLEUR.

Oh ! y sont bons. Ce sont des gens au fait. Y vous menent ça rondement; y parlent tous ensemble; y vous jouent une Comédie dans trois minutes; y vous amuseront beu, allez. ( *Il sort.* )

## SCENE XIII.

DUMONT, *seul.*

JE le crois, sur-tout si le tableau qu'il en fait est ressemblant. Il paroît que nous allons avoir une jolie fête.

## SCENE XIV.

### DUMONT, L'AUTEUR.

L'AUTEUR.

Ah ! Monsieur, quel bonheur vous présente à mes yeux!
C'est vous même ; c'est vous que je cherche en ces lieux.

DUMONT.

Monsieur, je ne suis pas difficile à y trouver : d'ailleurs, je vous y attendois. Vous êtes Comédien, sans doute ?

L'AUTEUR.

Le talent des Acteurs est un talent que j'aime ;
Mais je n'ai pas l'honneur de l'exercer moi-même.
Ami des Comédiens, je voyage avec eux ;
Et si je vous suis bon, je me tiens trop heureux.

DUMONT.

Comment ? pas encore un Comédien ! Mais ce sont eux que je demande ; & c'est bien singulier que je n'en voie pas.

L'AUTEUR.

Il s'en présentera, gardez vous d'en douter ;
Et leur zele & leurs soins sauront vous contenter.
Pour moi, je suis Auteur, Poëte Dramatique ;
Je travaille aisément, & sur tout je me pique
De rimer à tous mots, de ne parler qu'en vers.
Vous pouvez m'essayer sur vingt sujets divers.
Couplets, Bouquets, Quatrains, pour orner votre fête,
A votre ordre, soudain vont sortir de ma tête.
Ne croyez pas ici me prendre au dépourvu :
Parlez, & sur tous mots je rime à l'impromptu.

DUMONT, *qui veut s'en aller.*

Monsieur, je crois beaucoup à votre mérite, & je vous en fais mon compliment.

L'AUTEUR, *le retenant toujours, & relevant exprès le mot pour rimer.*

Compliment !

Le talent eſt modeſte, & dans un compliment ;
N'apperçoit qu'un motif à l'encouragement.

DUMONT, *de même.*

Il n'eſt pas beſoin, je crois, Monſieur, de vous encourager ; & d'ailleurs nous n'avons pas affaire....

L'AUTEUR.

Affaire !

Quand on veut réuſſir, qu'importe à quelle affaire,
Il ne faut s'occuper que du point néceſſaire.

DUMONT.

C'eſt juſtement ce que je veux dire. Nous n'avons beſoin que de Comédiens ; ainſi Monſieur le Poëte, vous nous faites beaucoup d'honneur.

L'AUTEUR.

Sans ceſſe, dans la bouche, on a ce mot *honneur* ;
Mais l'honneur, par lui-même, exiſte au fond du cœur.

DUMONT.

Mais, jouons-nous la Comédie ?

L'AUTEUR.

Pour notre inſtruction, la ſaine Comédie
Repréſente à nos yeux la ſcene de la vie.

DUMONT.

Quel diable d'homme eſt ce donc ? Il va encore me faire perdre mon tems.

L'AUTEUR.

Si l'homme calculoit, ſavoit le prix du tems,
Il ſe garderoit bien d'en perdre deux inſtans.

DUMONT.

Eh ! vous m'en faites perdre mille. Quel être inſupportable qu'un Poëte !

L'AUTEUR.

Voulez vous le ſavoir ce que c'eſt qu'un Poëte ?
Ecoutez-le. Tantôt embouchant la trompette,

Il vante les Héros. Tantôt sur sa musette,
Il fête les Bergers. Dans une chansonnette,
D'un amour malheureux se rendant l'interprete,
Il consacre un refrain qu'un tendre Amant répete;
Et tantôt reposant sur la naissante herbette,
D'une Amante timide il chante la défaite.

DUMONT.

Mais est-ce que quelqu'un ne pourra pas m'en défaire? Grace, je vous en prie; grace! Je vois & je conviens que vous possédez à fond votre rime.

L'AUTEUR.

Pour mettre la raison d'accord avec la rime,
J'ai cédé devant vous au beau feu qui m'anime;
Comme moi, livrez-vous à ce transport sublime.
Que votre esprit s'exerce à ce genre d'escrime!
Et chantant d'un Héros la valeur magnanime,
Célébrez les vertus, ou réprimez le crime.

DUMONT, *excédé.*

Eh! Monsieur, je n'ai rien à réprimer, pour le moment, que votre langue. Faites moi le plaisir d'attendre à demain, que notre fête seulement soit en train; & alors, si vous avez tant d'envie de rimer, vous rimerez sur tout.

L'AUTEUR.

Sur tout, Monsieur, sans doute, on rimera sur tout,
Sans craindre que ma verve ici se trouve à bout.

DUMONT, *à part.*

Ah! puisque la diable de rime te tient tant, je vais t'en donner une, moi. Attends un peu.... ( *Il rêve un instant, & lui dit* ): Monsieur, en vérité, votre style rimant est trop relevé pour moi. Cela fait qu'en vous écoutant, mon imagination est toute.... perplexe. ( *Il reste à le regarder, croyant l'avoir embarrassé* ).

L'AUTEUR, *étonné du mot, & se remettant tout de suite.*

Monsieur....

J'ai cru parler d'une maniere annexe.
De votre esprit l'enveloppe convexe
Annonçoit un cerveau digne de votre sexe;
Et je suis bien fâché si mon style vous vexe. ( *Il sort.* )

## SCENE XV.

DUMONT, *seul.*

LE diable l'emporte ! J'en suis encore pour ma rime.

## SCENE DERNIERE.

DUMONT, LE CABARETIER.

LE CABARETIER.

MONSIEUR, je viens vous apporter la carte, comme vous m'avez dit tantôt. J'avons mis les choses en conscience, & je ne nous sommes oubliés ni l'un ni l'autre. Allez....

DUMONT.

J'en suis persuadé. Mais ce n'est pas ce que je demande. Où sont tous les gens qui ont mangé chez vous ?

LE CABARETIER.

Qui ! Les gens de la carossée ? Vous ne les avez pas encore vus ?

DUMONT.

Allez, allez toujours. Je voudrois les revoir. Allez me les chercher.

( *Le Cabaretier sort, & répete les voix des différens Personnages dont il a joué le rôle* ).

LE CABARETIER, *rentrant, rapporte une toilette, qui contient les habits des Personnages précédens.*

Ah ! vous voulez les voir ensemble à présent. Ça dérangera peut être un peu..... C'est égal. Je vais vous les montrer. Entrez, Messieurs. Tenez, les voilà.

DUMONT.

Que diable est-ce cela ?

LE CABARETIER.

Les Personnages que vous demandez.

DUMONT.

Comment ! Je n'entends pas ce que vous voulez dire.

LE CABARETIER.

C'est pourtant bien clair. Si vous ne voyez pas les corps, vous en voyez toujours les enveloppes.

DUMONT.

Parbleu ! voilà bien les habits ; mais les Personnes, où sont-elles ?

LE CABARETIER.

Ah ! v'là que vous demandez le mot de l'énigme. Le voici. Lisez cette lettre.

DUMONT.

Eh! parbleu! c'est celle que j'écrivis aux Comédiens... Ah!.... Je parie que vous êtes Monsieur Clerville.

CLERVILLE.

Vous l'avez dit, mon cher. Grace à vous, nous venon de jouer une petite Piece, que la Compagnie écoutoit dedan ce pavillon. Je vous ai servi un plat de mon métier. Vou déclamiez toujours contre la Comédie, & j'ai parié, moi de vous rendre Acteur malgré vous. Avouez que j'ai gagné & que vous vous êtes prêté bien naturellement à l'intrigue de la Piece que j'avois annoncée: *l'Intendant, Comédien malgré lui.* Oh! c'est vous; vous avez beau dire; & pour une premiere fois, vous ne vous en êtes pas mal tiré du tout.

## *AU PUBLIC.*

MESSIEURS,

De l'Auteur, de l'Acteur les écrits & les jeux
Essayent maint habit, traitent maint caractere;
Mais de tous ces essais, celui qui vaut le mieux,
C'est celui par lequel on parvient à vous plaire.

*FIN.*